



YAMADA Fûtarô
LES HUIT CHIENS
DES SATOMI

Roman traduit du japonais
par Jacques Laloz



Éditions
Philippe Picquier www.philippepicquier.com

YAMADA Fûtarô

LES HUIT CHIENS DES SATOMI

Roman traduit du japonais
par Jacques Laloz



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR

Les manuscrits Ninja :
1 - Les Sept Lances d'Aizu
2 - Les Sept Guerrières d'Hori

OUVRAGE SÉLECTIONNÉ

PAR LE PROGRAMME DE PUBLICATION DE LITTÉRATURE JAPONAISE (JLPP),
SOUS L'ÉGIDE DE L'AGENCE DES AFFAIRES CULTURELLES JAPONAISE

Titre original : *Hakkenden*

© 1983, Keiko Yamada
Originally published in Japan by Asahishimbunshu in Japanese

© 2012, Jacques Laloz,
pour la traduction française
Tous droits réservés

© 2013, Editions Philippe Picquier
pour l'édition française
Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © illustration d'après Shigenobu Yanagawa de l'édition
originale *Nansj Satomi Hakkenden*, DR.

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0391-7

SOMMAIRE

Le monde de la fiction – Demoiselle Fusehime.....	7
Le monde de la réalité – Edo, quartier d’Idamachi.....	47
Le monde de la fiction – L’apparition des guerriers chiens .	77
Le monde de la réalité – Edo, quartier d’Idamachi.....	175
Le monde de la fiction – L’apparition des guerriers chiens .	201
Le monde de la réalité – Edo, quartier d’Idamachi.....	301
Le monde de la fiction – L’apparition des guerriers chiens .	327
Le monde de la réalité – Dôbôchô, quartier de Kanda.....	399
Le monde de la fiction – L’errance des guerriers chiens	433
Le monde de la réalité – Dôbôchô, quartier de Kanda.....	491
Le monde de la fiction – L’errance des guerriers chiens	529
Le monde de la réalité – Dôbôchô, quartier de Kanda.....	577
Le monde de la fiction – L’errance des guerriers chiens	621
Fiction et réalité se rejoignent – Yotsuya Shinanozaka	681
Notes	749

LES HUIT GUERRIERS CHIENS

Inuzuka Shino, porteur du grain de chapelet Piété filiale

Inukawa Sôsuke, porteur de Sens du juste

Inuyama Dôsetsu, porteur de Loyauté

Inukai Genpachi, porteur de Fidélité

Inuta Kobungo, porteur de Fraternité

Inumura Daikaku, porteur de Respect des règles

Inuzaka Keno, porteur de Discernement

Inué Shinbê, porteur de Bienveillance

Le monde de la fiction

Demoiselle Fusehime

1

An deux de l'ère Chôroku [1458] – autrement dit sous le règne de Yoshimasa, huitième shôgun Ashikaga¹. L'année précédente, Ota Dôkan avait ordonné l'érection du premier château fort de la région du Kantô, au lieu-dit Edo. On était à la huitième lune : dans la province d'Awa, le château de Takita était sur le point de tomber.

Ce soir-là, accompagné de son fils héritier Yoshinari, âgé de seize ans, et de ses deux intendants, le seigneur Satomi Yoshizane marchait dans la basse-cour du château. Bien qu'encore dans la trentaine, il s'aidait d'une canne. Non qu'il eût été blessé ; il était affamé. De même ses trois compagnons qui chancelaient, pareils à des ombres humaines flottant au fond de l'eau.

Assiégés depuis une décade, ils n'avaient eu de vivres que les trois premiers jours et, depuis, la garnison entière ne s'était autant dire rien mis sous la dent. C'est à se demander comment ils avaient pu résister jusqu'ici.

Le vent qui soufflait à la pluie s'était levé quelque deux heures plus tôt et, à l'entour des quatre

hommes, tout ondoyait comme s'ils s'étaient véritablement trouvés sous la surface des eaux. Scène lugubre, où ils rencontraient à chaque pas le cadavre d'un soldat tombé d'inanition ou en devinaient d'autres, encore vivants mais se mouvant en gestes indolents.

— Impossible de tenter une sortie dans ces conditions, finit par lâcher Yoshizane d'une voix plaintive en se retournant vers ses intendants.

Celui-ci parcourait le château depuis un moment afin de rassembler les hommes encore en état de combattre et de participer à l'ultime sortie, mais il lui avait bien fallu se rendre à l'évidence : la chose était absolument irréalisable.

— J'en ai un chagrin infini, mais vous allez ordonner de se rendre à ceux qui sont encore assez valides pour quitter la place. Quant à nous autres, auparavant, nous allons nous éventrer.

A ce moment, une voix féminine courroucée se fit entendre de derrière la tourelle vers laquelle ils dirigeaient leurs pas.

— Yatsufusa, je te défends !

Déboucha alors un chien, que poursuivait une femme.

L'animal évoquait l'un de ces imposants lions de Chine en pierre flanquant l'entrée des sanctuaires, qui se fût animé et eût sauté au bas de son piédestal. Il n'en avait toutefois que les dimensions et la forme de la tête, car son poitrail, lui, laissait saillir les côtes.

Quant à celle qui accourait derrière lui, elle apparaissait diaphane, évanescence. C'était l'aînée de Yoshizane, demoiselle Fusehime, dix-sept ans bientôt. A son cou pendait un chapelet aux grains blancs.

Yoshizane s'adressa à elle :

— Que se passe-t-il, ma fille ?

Elle répondit, le souffle court :

— Yatsufusa a voulu dévorer la chair d'un guerrier mort et je l'ai tancé, Père.

Un instant sans voix, le père s'assit sur une caisse à flèches abandonnée au sol, considérant le chien d'un air sombre.

— Cela n'a rien pour surprendre. Une bête ne peut être que davantage torturée par la faim.

Yatsufusa restait tapi devant lui et haletait, la langue pendante.

— Nous mourrons cette nuit. Toi aussi, ma fille. La compassion veut que je te donne le coup de grâce avant que de te voir trépasser d'inanition.

On entendit l'ennemi pousser des clameurs de guerre au loin, par-delà la muraille.

— Il n'empêche, l'immonde scélérat que cet Anzai Kagetsura ! grinça Yoshizane, le regard dans le vide.

Il ne pouvait s'empêcher de frémir derechef par tout le corps en revoyant les événements qui avaient conduit à cette issue tragique.

Son domaine couvrait les Heguri et Nagasa, deux des quatre comtés qui composaient la province d'Awa. Pour une raison inexplicquée, la maladie s'était déclarée l'année précédente dans les rizières de ces deux seuls comtés, et les récoltes avaient été désastreuses. Le magnanime Yoshizane n'avait pu se résoudre à exiger l'impôt en nature dû par ses croquants, si bien que les réserves de subsistances du château avaient fondu, au point, l'été venu, de ne plus couvrir que les besoins de quelques jours. Il avait alors demandé l'aide du seigneur voisin, Anzai Kagetsura.

Il faut savoir que, quelques années plus tôt, les deux comtés d'Awa et d'Asahina sur lesquels gouvernait ce dernier avaient été eux aussi victimes des insectes et, à cette occasion, Yoshizane avait accédé à la demande de secours de son voisin en lui faisant cadeau de cinq mille balles de riz.

C'était le jeune intendant Kanamari Daisuke qui avait été désigné comme émissaire et s'était rendu au château de Tateyama, résidence d'Anzai, mais depuis on ne l'avait toujours pas vu revenir. On en était encore à l'espérer lorsque, à sa place, avait surgi l'armée d'Anzai, forte de plus de deux mille hommes.

Kagetsura, dont depuis bien longtemps la réputation de vilénie n'était plus à faire, avait certainement décidé cette attaque dès qu'il avait appris de la bouche de l'envoyé que le château de Takita ne disposait que de quelques jours de provisions. On ne pouvait douter que Kanamari Daisuke eût été assassiné pour qu'il ne pût donner l'alerte.

Encore Yoshizane eût-il deviné les mauvaises intentions de l'autre qu'il eût pu trouver à se réapprovisionner ailleurs, mais la surprise fut telle que la famine s'empara aussitôt du château.

— Que ne donnerais-je pour voir l'infâme décollé ! rugit ce dernier, avant de braquer son regard enfiévré sur le chien, à ses pieds. Yatsufusa, tu ne veux pas m'égorger Kagetsura ?

Le chien referma sa gueule, considéra longuement son maître.

— Si tu m'apportes sa tête, je te promets que tout le reste de ta vie tu pourras demander ce que tu veux de chair et de poisson. Mieux ! je t'accorderai le revenu d'un homme de pied.

A ce moment, l'animal parut branler la tête de côté.

— Cela ne te satisfait toujours point ? Dans ce cas, que dirais-tu de recevoir Fusehime pour femme ?

— Père ! Je vous en prie ! s'écria la jeune fille. Yatsufusa n'est pas n'importe quel chien... gémit-elle, avant de s'interrompre.

Yoshizane lui aussi se tut, le souffle coupé.

Une sorte de grondement sourd issu du tréfonds de la terre venait de jaillir de la gueule de Yatsufusa.

Que ce dernier ne fût point un chien quelconque, Yoshizane n'était pas sans le savoir. Non seulement sa taille phénoménale et sa silhouette, mais encore le fait qu'il comprît le langage des hommes disaient dans quelle mesure il surpassait ses congénères.

Si ceci expliquait que Yoshizane se fût laissé aller malgré lui à faire cette proposition, il n'en demeurerait pas moins que Yatsufusa était un chien et rien d'autre. « Je m'égare, songea-t-il, recouvrant ses esprits. Ce sont là des paroles dictées par ma détresse et mon courroux, elles n'ont pas lieu d'être émises par quelqu'un qui a qualité de seigneur. »

— Ha, ha, ha ! J'oubliais mon rang. Quelles calembredaines ai-je donc proférées devant un mâtin !

Après un regard gêné à droite puis à gauche, il fit mine de se lever.

Mais Yatsufusa demeurerait tapi à ses pieds, comme pour l'empêcher d'avancer, les yeux levés vers lui, continuant de gronder doucement. Son muflle se redressa lentement vers les nuées d'un noir profond, et son grondement s'amplifia jusqu'à faire place à un hurlement qui n'en finissait pas.

Yoshizane se sentit plus ou moins comme douché d'eau froide et, pointant sa canne :

— Va ! Yatsufusa ! lui lança-t-il.

Le chien se releva et s'élança à vive allure.

Alors que sa silhouette se dirigeait vers la porte du château et allait se fondre dans le demi-jour, d'une branche de l'imposant orme qui se dressait là tomba on ne sait quoi qui parut se plaquer sur le dos du chien, lequel poursuivit sa course comme si de rien n'était.

— Tiens, qu'est-ce donc que cela ?

— On aurait dit quelque animal...

Les deux intendants Sugikura Kisonosuke et Horiuchi Kurando s'étaient regardés.

— C'était un blaireau², non ? s'écria Yoshizane, après un moment de silence.

— Quoi ? Un blaireau ? s'exclama cette fois son fils Yoshinari, dans un véritable piaaillement.

— Dame, ne dit-on pas que Yatsufusa a été élevé au lait d'une femelle de blaireau ? murmura Yoshizane, le regard plongé droit devant lui dans la nuit tombante. Et puis, il me revient à présent... Kurando, Kisonosuke... A la mort de Tamazusa, nous avons bien vu un blaireau boire de son sang avant de s'enfuir, n'est-ce pas ?

— Tamazusa ? Yoshinari le considérait avec un air interrogateur. De qui parlez-vous ?

Yoshizane et les deux intendants échangèrent un regard qui trahissait leur difficulté à lui répondre.

— Bah, peu importe ! répondit Yoshizane en secouant la tête. Ce ne sera qu'un souvenir qui m'est passé par l'esprit, ajouta-t-il tandis qu'il se mettait à marcher vers sa résidence, avant de reprendre, sur un ton de raillerie à son propre endroit : Kurando, Kisonosuke... Si par impossible l'esprit en courroux de cette Tamazusa se trouvait encore dans nos murs,

je gage bien qu'elle aurait grand plaisir à nous voir réduits à cette extrémité, ce soir.

A seize ans, Yoshinari n'était pas en âge de savoir ; mais Sugikura Kisonosuke et Horiuchi Kurando, si. Et si tous deux avaient trahi leur étonnement à entendre mentionner ce nom de Tamazusa, ce n'était point qu'ils ne s'en souvenaient plus, mais qu'ils ne comprenaient pas ce qui avait amené leur seigneur à prononcer ce nom sinistre.

2

Remontons de dix-sept années dans le temps.

Le jeune Satomi Yoshizane n'était lors qu'un guerrier défait et privé de maître, dont la fuite s'achevait dans cette province d'Awa, avec pour seule compagnie ses vassaux Sugikura Kisonosuke et Horiuchi Kurando.

En ces temps de guerres civiles³ où les amis d'hier devenaient les ennemis d'aujourd'hui, les huit provinces de l'Est de la passe⁴ étaient plongées dans le chaos – qui perdurait – provoqué par les incessants complots, trahisons et guerres mettant aux prises le shôgun de Kyôto et le vice-shôgun gouvernant la région de l'Est, ce même *kubô* du Kantô à ses seconds, gouverneurs de la région, et ces derniers aux puissantes familles locales. Et ces troubles sans fin culminèrent lors de la guerre des Yûki, il y avait de cela dix-sept ans.

Yûki Ujitomo ayant pris les armes en faveur du fils que laissait le *kubô* du Kantô Ashikaga Mochiuji, défait par son second le vice-shôgun Uesugi

Norizane, le shôgun ainsi que le même vice-shôgun Uesugi lancèrent leurs forces conjointes à l'assaut de son château, qui finit par tomber au bout d'un siège de trois ans, à la quatrième lune de l'an un de l'ère Kakitsu [1441].

Les Satomi étaient alliés à Ashikaga Mochiuji, aussi le jeune Yoshizane prit-il part à la défense du château aux côtés de son père Suemoto, mais ce dernier périt à la chute de la place, et le fils trouva à grand-peine refuge en Awa avec ses deux vassaux.

Ce fut alors qu'il y croisa à l'improviste les pas d'un gueux.

L'homme s'appelait Kanamari Hachirô et servait le seigneur maître du château de Takita-en-Awa. A peine se furent-ils présentés que Hachirô se lança dans la véhémence plaidoirie que voici :

— Avez-vous remarqué à quel point le petit peuple de cette province a les traits blafards ? Cela vient de ce que ces deux comtés qui sont au seigneur Yamashita Sadakane souffrent depuis plusieurs années de son administration détestable.

Cependant, ce Yamashita n'a pas toujours été le maître des lieux. Quelques années plus tôt, ceux-ci étaient encore sous l'autorité d'un seigneur du nom de Jin'yo Mitsuhiro. Apparenté de loin à celui-ci, j'étais en service dans son entourage ; quant à Yamashita, il n'était qu'un vulgaire serviteur, à l'origine pâtre. Or, un jour, messire Mitsuhiro s'est follement épris d'une beauté du nom de Tamazusa, laquelle a noué une affaire clandestine avec le beau jeune homme qu'était ledit Yamashita et a intrigué tant et plus qu'elle a fini par faire du maître un seigneur débauché uniquement préoccupé des plaisirs de la bonne chère.

J'ai moi-même fait maintes remontrances à messire, jusqu'à m'attirer sa colère et me faire chasser, condamné à aller par les chemins.

D'une beauté proprement sans pareille, Tamazusa se distinguait encore par une inclination singulière : elle entretenait un blaireau femelle.

Quant à Yamashita Sadakane, peut-être était-il lui aussi un blaireau. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer par quel art peu commun il en est venu à s'emparer de la province.

Il y avait parmi les paysans deux hommes fort vaillants – Somaki Bokuhei et Sunosaki Mukuzô – qui, en dépit de leur condition plébéienne, s'exerçaient au maniement du sabre avec le désir secret d'attenter à la vie de Yamashita, en qui ils voyaient la cause des souffrances de la populace.

Ce dernier avait vu le jour à Aomiko, un endroit d'Awa renommé depuis les temps anciens pour ses pur-sang, aussi se déplaçait-il constamment sur un cheval blanc originaire de là.

Un jour que, sur cette monture, il accompagnait le seigneur à la chasse, Somaki et Sunosaki l'ont frappé de leurs flèches, mais, stupeur ! ils ont découvert qu'il s'agissait, en réalité, de messire Jin'yo.

Yamashita avait eu tôt fait de flairer qu'il était la cible des deux hommes et eu l'habileté de convier le maître à enfourcher son propre cheval blanc. Les deux tueurs ont sitôt été entourés, l'un est tombé sous les coups, le second a été capturé puis exécuté. C'est ainsi que Yamashita, qui s'était habilement servi de ceux qui en voulaient à sa vie pour faire assassiner le seigneur et prendre sa place, s'est désormais affiché avec Tamazusa pour concubine et, depuis lors, s'est livré sans contrainte aux plaisirs des sens et à la tyrannie.

Kanamari Hachirô expliqua encore que, ayant eu vent de tout cela dans le cours de son errance, il était clandestinement revenu au pays quelque temps auparavant et n'attendait que l'occasion de frapper Yamashita ; cependant, il avait constaté que la garde autour de celui-ci était vigilante et que, même dissimulé sous ses hardes de mendiant, il était connu de beaucoup et pouvait difficilement s'approcher de sa proie.

— Cependant, conclut-il, l'opportunité a voulu que je devine en vous quelqu'un à la distinction et à l'extérieur hors du commun, et je vous ai suivis, soupçonnant que vous vous étiez échappés du château de Yûki. De grâce, accepteriez-vous de mettre à mon service votre âme chevaleresque, pour dépêcher cet usurpateur de Yamashita et tirer notre bon peuple de la misère dans laquelle il le tient plongé ?

Satomi Yoshizane et ses hommes accédèrent de grand cœur à cette prière.

Peu après, ayant organisé les paysans, ils déclenchaient une jacquerie, s'assuraient des appuis parmi les transfuges que l'événement avait ébranlés et qui, eux-mêmes, contraignirent leur ancien maître à se donner la mort au milieu de son château en flammes.

Yoshizane, en cette minute, se remémorait cette scène ainsi qu'il l'avait vécue.

Le crépuscule envahissait la cour du château tout juste tombé et l'on venait d'amener Tamazusa captive.

— Tamazusa ! Relève le front ! avait craché Kanamari Hachirô. Tu as non seulement causé la ruine de ce pays en usant de tes charmes, mais intrigué pour duper et assassiner le seigneur, puis tu

es devenue la concubine de son homicide, d'un fourbe issu du vulgaire, et ainsi as-tu martyrisé le peuple sous deux maîtres successifs. As-tu conscience de tes forfaits ?

Garrottée, Tamazusa releva la tête :

— Que dites-vous ? Ce n'est point moi qui ai usé et abusé à l'envi des plaisirs. Ce sont bien plutôt l'ancien seigneur et messire Sadakane qui en ont voulu ainsi. De surcroît, les assassins de l'ancien seigneur n'étaient-ils point de vos disciples ?

Hachirô en demeura coi. Car ceux qui avaient décoché leurs flèches meurtrières sur Jin'yo Mitsuhiro, Somaki Bokuhei et Sunosaki Mukuzô avaient incontestablement étudié le maniement des armes sous sa direction.

— Vous prétendez que j'ai ruiné le pays sous ces deux seigneurs, mais qui a servi ces mêmes seigneurs, tiré d'eux prébendes et bénéfices, et cela sans vergogne aucune, si ce ne sont ces messieurs leurs vassaux ! Quant à vous-même, n'avez-vous point été banni par messire Mitsuhiro, et cependant vous vous en revenez en compagnie de je ne sais quels étrangers pour vous emparer du château ! Simple femme, de quel crime me serais-je rendue coupable ? Comme l'on dit, peines et plaisirs de femme lui viennent d'autrui. J'ai eu le tort, à vos yeux, d'être chérie de messire Mitsuhiro puis de messire Sadakane, mais se peut-il qu'il existât un autre moyen pour un être du sexe faible ?

Elle ripostait avec fermeté, chevelure en bataille, larmes aux yeux, magnifique incarnation d'une fleur dont la pluie a rehaussé l'éclat.

Yoshizane ne pouvait croire qu'elle fût la sorcière cause de ruine dont Hachirô lui avait parlé.

— Il y a du vrai dans ses paroles, dit-il en se tournant vers ce dernier qu'il vit muet, lèvres frémissantes, avant d'ordonner à Sugikura Kisonosuke : Kisonosuke, détache-la.

— Grâce vous soient rendues pour votre pitié !

A l'exclamation de Tamazusa, Hachirô lâcha dans un gémissement :

— On ne peut faire cela, non ! Je te connais trop bien et je sais que tu n'es point la malheureuse que tu prétends être. Même, que tes crimes égalent en gravité ceux de Sadakane, c'est un fait qui ne souffre le moindre doute, tout le monde ici le sait.

Il tourna une face effrayante vers Yoshizane :

— Messire ! Que penseront tous les croquants de ce pays qui se sont révoltés si, après avoir châtié Sadakane et ses damnés vassaux, vous faites une exception pour cette femme ? C'est pure déraison !

— Vous croyez ?

Impressionné, Yoshizane hochâ la tête, la mine sombre.

— S'il en est ainsi, décollez-la.

L'instant d'après, Hachirô avait tiré son sabre de bataille et descendait dans la cour.

Tamazusa n'en continuait pas moins de regarder vers Yoshizane.

— Seigneur, vous m'allez laisser tuer ?

Il ne dit mot.

Le beau visage de la femme fit place à l'affreux faciès d'une diablesse. Elle rugit :

— Maudit sois-tu, Kanamari Hachirô ! Si tu enfrens l'ordre de messire Satomi de me relâcher et portes le fer sur moi, sache bien que le jour n'est pas loin où toi aussi, tu tomberas sous le coup d'un autre sabre ! Quant à vous surtout, messire le pusillanime,

qui ordonnez de me relâcher pour, l'instant d'après, vous laisser enjôler par Hachirô, que voilà une façon de jouer avec la vie des gens !

Encore qu'empli de vaillance, Yoshizane sentit à cette seconde son dos se hérissier de peur et il se mit à frissonner à cette pensée : « En vérité, cette femelle est une malebête ! »

— L'homme peut fauter par la parole. Tuez-moi puisque telle est votre volonté, mais je vous maudis et ferai en sorte que les Satomi jusqu'à la troisième génération tombent dans la Destination animale et deviennent des « chiens de passions ».

Le sabre de Hachirô étincela, la tête de l'ensorcelante diablesse roula à terre.

Le corps de Tamazusa effondré dans la mare de sang qui affluait de son col tranché, le silence se fit dans l'atmosphère pénombreuse à l'entour, mais Yoshizane fut intrigué en percevant au fond de son oreille ce qu'il prit pour la rumeur d'un inquiétant défilé de nuées sombres.

— Qu'on l'enterre quelque part hors ces murs.

Kanamari Hachirô, qui venait de lancer cet ordre à des soldats, était légèrement pâle.

Peu après, tandis que Yoshizane, curieusement prostré, suivait des yeux les quelques hommes qui emportaient le cadavre déposé sur un battant de porte, il entendit soudain ceux-ci pousser des cris de surprise.

Lui aussi vit la chose. Une ombre sautait à terre depuis une branche du grand orme, au moment précis où la civière se présentait dessous.

— Un blaireau !

— La sale bête !

— Va-t'en ! Ouste ! s'écriaient les soldats qui tenaient le battant à l'arrière, puis aussitôt deux ou

trois guerriers accoururent sabre au clair, mais la silhouette sombre de la bête, d'un élan aérien, disparaissait déjà dans la frondaison de l'arbre d'où elle venait de surgir.

C'est alors seulement que Yoshizane se rappela que cette Tamazusa avait pour animal favori un blaireau. L'animal, lui rapporta-t-on, avait lapé à grand bruit le sang qui souillait le cou tranché de sa maîtresse gisant sur la civière avant de s'éloigner d'un bond.

Dix-sept années s'étaient écoulées depuis lors.

Hormis un événement imprévisible, rien n'était venu troubler la tranquillité de ces années si exceptionnelles en ce siècle mugissant.

Cet événement avait été la mort que Kanamari Hachirô s'était donnée.

La première chose que fit Yoshizane, jusque-là réduit à la condition de fuyard et devenu de façon tout à fait fortuite le maître de ce petit coin d'Awa, fut, le soir de la fête de Tanabata⁵ de cette même année, d'annoncer à Kanamari Hachirô, qui avait attiré sur lui ce bienfait de la Providence, qu'il désirait lui marquer sa gratitude en lui faisant don du châtelet de Tôjô, à l'est du domaine.

Sur quoi, à sa stupéfaction, l'intéressé s'était ouvert le ventre devant tous ! Effaré, Yoshizane lui en avait demandé la raison, à quoi un Hachirô moribond avait expliqué :

— En agissant comme je l'ai fait, je n'obéissais pas à une quelconque soif de pareil honneur. J'ai voulu avant tout punir le félon Yamashita Sadakane pour avoir dépouillé le seigneur de son domaine. Il apparaît néanmoins que la cause première de la perte de messire est l'impréparation de mes hommes.... Cette

Tamazusa disait vrai. Si j'avais accepté votre offre d'administrer ce château, son fantôme ricanerait bien. Et si je viens de m'éventrer, c'est manière de demander pardon au seigneur et de m'épargner les ricanements de cette créature infernale... Autrement dit, pour demeurer fidèle à la Raison régnant en ce bas monde.

Yoshizane était pétrifié ; néanmoins, il avait entendu résonner au fond de son oreille les dernières paroles de la femme – *Sache bien que le jour n'est pas loin où toi aussi tu tomberas sous le coup d'un autre sabre !* –, suivies d'un éclat de rire qu'en réalité elle n'avait pas émis, mais qu'il ne douta pas d'avoir entendu.

— Messire Yoshizane, je vous conjure de faire de cette partie d'Awa une contrée idyllique, la plus belle du pays. Mon âme veillera dessus avec attention... Quant à toi, Daisuke, tu es encore bien jeune, cependant veille à conserver ces paroles de ton père gravées dans ta mémoire et consacre ta vie aux Satomi.

Cela dit, Hachirô s'était effondré en avant et ses paupières s'étaient closes.

Par Daisuke, il désignait un garçon né durant ses pérégrinations et maintenant âgé de cinq ans.

Rien d'autre n'était venu troubler cette période de paix. L'année qui vit Yoshizane devenir le maître du château de Takita, il épousa Isarago, une fille de la puissante famille des Mariyatsu du Kazusa, laquelle dame Isarago lui donna l'année suivante une fille, Fusehime, puis un an après Yoshinari. D'autre part, le seigneur qu'il était devenu n'avait pas oublié les derniers mots de Kanamari Hachirô, le conjurant de faire de ce domaine une sorte de paradis, et il s'efforçait de mener une politique soucieuse du bonheur du